

*Une névrose. Des hallucinations. Une religion. Son contraire. Un crime. Un châtement. Et du sang, bien sûr, d'où le titre. Schweinhund n'existait pas encore au moment où j'ai écrit ce récit, mais je réalise aujourd'hui en le relisant que le ver était peut-être déjà dans le fruit. Texte paru dans le recueil Histoires d'aulx, publié en 2011 par ImaJn'ère et Sous La Cape.*

## **Rouge**

Rouge. Il y a déjà un moment que c'est rouge. Rouge partout, rouge dedans et rouge dehors, il n'y a plus d'autre couleur. Rouge brûlant, rouge comme la terreur d'un soleil vaincu qui me darde sans pitié de ses rayons acérés. Rouge. La terre est rouge comme une orange sanguine. Rouge tuerie, rouge boucherie, la bave aux lèvres annonce le repas du guerrier. Rouge sanglant, rouge telle une éternité en fusion, tel un lac de lave dans lequel je me baigne et me brûle...

Je ne crois pas être quelqu'un de foncièrement mauvais. Au contraire, j'ai le sentiment de m'en tenir le plus souvent possible à ce que l'on appelle « le bien », avec la marge d'erreur liée à l'absolue solitude à laquelle je suis astreint. Bien entendu, je suis parfois victime de « glissements », mais le noir et le blanc n'existent que dans les films expressionnistes allemands, n'est-ce pas ? Un simple miroir m'aiderait sans doute, mais ici il n'y en a jamais eu. D'autres manques se font parfois sentir, mais chaque problème semble pouvoir se diluer dans la solution adéquate. Sans référent ni référence concrets, le tout est de ne pas franchir certaines limites sans avoir besoin de se l'interdire... J'ai réalisé qu'un changement était intervenu à partir du moment où j'ai fait ce constat.

Jusqu'à très récemment, je n'avais pas le souvenir d'avoir commis un acte répréhensible, en tout cas de façon préméditée. Désormais les données sont différentes. Je ressens en permanence une espèce de culpabilité morbide, sans pouvoir néanmoins comprendre sur quoi elle repose. Comme si le simple fait de devoir résister m'était reproché, comme si un poison pervers m'avait été inoculé à mon insu et agissait par anticipation. Même si cela peut paraître farfelu, j'ai en effet l'impression que quelque chose d'étrange s'est insinué en moi. Plus étonnant encore, cette chose ne me semble pas « étrange », au sens étymologique du mot, puisque j'éprouve à son égard un curieux sentiment de familiarité. Un corps étranger qui n'en serait pas un, en quelque sorte... Un territoire inconnu, équivoque mais viscéral.

Rouge. Bouffée de chaleur. Rouge en suspens en attendant l'éruption. Rouge est la couleur de la rage, et je hais celle qui me monte aux joues quand la terreur de l'impuissance me cloue au pilori de l'incertain vengeur. Rouge. Poussée d'adrénaline. Rouge rampant tel une sourde menace. Rouge encore quand un pic à glace chauffé à blanc fouille mon ventre, quand une main gantée de rouge joue avec mes intestins comme avec un chapelet...

Il y a une voix dans mon ventre. Il y a une voix et, par-delà cette moite intimité gastrique qui malgré moi nous unit, elle susurre une prière païenne en caressant les points de suture posés sur mes blessures oubliées. Il y a une voix et c'est comme si elle avait toujours été là. Comme si, loin de s'être insinuée en moi, la chose derrière la voix était depuis toujours tapie au creux de mon être et venait de sortir d'un long sommeil pour désormais se glisser « hors de moi ». Cachée au fond du temple de mes entrailles, ma divinité privée a décidé de renaître et j'ignore si c'est de bon augure... Il va de soi que j'ai tout tenté pour résister le plus longtemps possible à l'insistante bizarrerie de cette idée. Hélas, si les idées sont illusoire, les sensations, elles, détiennent souvent la vérité. Et il en est une en particulier qui ne laisse guère de place à l'ambiguïté : la jubilation.

Ainsi mon inquiétude ne provient-elle pas tant de mon acte que du plaisir qu'une certaine partie de moi a ressenti lors de son accomplissement. J'ignore comment nommer ce qui m'a poussé à cacher le livre de l'homme à la robe noire. Toujours est-il que « poussé » est le mot juste, il y a ici quelque chose de vraiment physique, comme dans le cas d'une femme enceinte qui perçoit les coups de pied de son futur enfant. J'ai bien essayé de ne pas céder, mais quand le physique s'est associé au psychique, j'ai naturellement été contraint de m'incliner devant l'évidence de cette promiscuité rance et insidieuse.

D'autant que l'adverbe « naturellement » avait forcé la porte de mes sens dans sa conception la plus « génétique ». Et l'homme à la robe noire de chercher son livre... Je ne lui dirai pas où il est.

Rouge. Il ne fait plus ni chaud ni froid. Il fait rouge. Rouge vif, cramoisi, écarlate, mais qui est ce petit chaperon caché sous sa capuche qui court devant moi sur ce sentier sinueux ? Rouge. Je me cache les yeux mais il y a toujours un voile rouge. Je me frotte les yeux et je pleure des larmes rouges. Et court le petit chaperon, toujours devant moi, et je l'entends rire, rire, d'un rire étrange qui n'est pas celui d'un enfant...

Le petit chaperon court dans la forêt. Mais pourquoi dissimule t-il ainsi son visage ? J'essaie de le suivre, j'accélère bien que déjà hors d'haleine, je l'appelle et m'époumone en vain car toujours la distance entre nous reste la même. Pourtant je persiste, le sol fuse et s'efface sous mes pieds, j'avale un paysage anéanti, le sang afflue à mes tempes, mon corps se dérobe à toute perception, hormis celle du tambour mou qui rythme de ses pulsations rouges ma fuite en avant sur des chemins tentaculaires, je n'en peux plus... Épuisé, j'interromps ma course et m'appuie à un arbre. Un arbre ? Ce n'est pas un arbre mais un cadavre ! Un cadavre d'homme qui, après avoir été empalé, a fait corps avec l'arbre pour « fusionner » avec lui ! Terrifié, je m'écarte du tronc monstrueux et regarde autour de moi...

C'est alors qu'à ma plus grande horreur, je réalise que partout règne la même indicible désolation ! Partout des cadavres. Je suis perdu dans une forêt de cadavres ! Et ces cadavres... Mon dieu, qui a pu leur faire ça ? Ils sont tous écorchés et leur chair à vif est si rouge... Et la forêt se resserre, ces terribles arbres sont vivants, et ils étendent leurs bras rouges vers moi, ils veulent me prendre, je le vois bien, ils s'étendent et s'étendent encore, ils vont me toucher... Alors je craque une allumette, et je brûle leur chair pour qu'elle devienne noire, mais le feu est rouge, et il danse en crépitant, et ce crépitement est un rire, c'est celui du petit chaperon qui sort du feu et se remet à courir devant moi avant que j'aie pu voir son visage...

Rouge. Une tête d'agneau et un couteau. La langue et les yeux sortis de leurs orifices respectifs, la bête semble se lécher les pupilles. Un couteau est planté droit dans son cerveau. Rouge. Un masque rouge et un drapeau. Mais ce drapeau est fait d'une bien étrange matière, et dans le masque mal découpé il reste des yeux vides et une bouche béante. Alors je vois et je crie.

Désormais je ne suis plus seul. Tout mon problème consiste à appréhender l'absence de l'influence, car celle-ci ne se fait pas toujours sentir. Quand elle disparaît, je ressens en effet une espèce d'isolement douloureux, comme si son empreinte était un pansement sur mes blessures, comme si je devais me remettre à saigner à chaque fois qu'elle me quitte. Le plus étonnant est que, si l'influence semble être la seule à même d'apaiser mes tourments, elle est aussi à l'origine de leur résurrection. C'est ainsi que j'ai eu il y a quelques jours ce qu'ils appellent « une crise ». En réalité, j'ai juste manifesté le désarroi de tout individu qui, se voyant conduit jusqu'à un endroit inconnu par une personne en laquelle il a une entière confiance, y est ensuite abandonné par son guide. Le phénomène a dû être d'une assez grande ampleur car une nette augmentation des doses habituelles n'a eu aucun effet sur moi. Devant cette incapacité à endiguer la « crise », ils se sont alors résolus, malgré leur légère répugnance, à opter pour une solution qui n'était envisagée qu'en cas extrême...

Ils ont fait appel à l'homme au visage de parchemin. Cet homme très maigre était doté d'une taille très au-dessus de la normale et sa seule silhouette eût déjà suffi, grâce à la stupéfiante austérité ascétique qui s'en dégageait, à imposer un respect mêlé de crainte. Mais le plus impressionnant restait son visage. Un vrai faciès de rapace mutant, tout en angles, avec un nez busqué et des yeux si profondément enfoncés dans leurs orbites qu'ils se résumaient à deux fines lueurs d'une noirceur intense, d'autant qu'ils se trouvaient coincés entre d'épais sourcils et des pommettes hautes et saillantes. Sans compter des joues creusées, une bouche réduite à une ligne cruelle et sévère révélant quand elle s'ouvrait deux rangées de dents pointues, et partout des sillons et des crevasses, éloquentes cicatrices trahissant un long parcours semé d'expériences accablantes dont la pire restait portant encore à venir...

Rouge. Un éclair rouge déchire le voile obscur de mes pensées. Un rouge impie, sacrificiel. Et une pluie acide et rouge ravage mon épiderme qui s'arrache et s'écrase dans un grand cendrier. Rouge. Un trait rouge est tiré sous mon passé pour mieux le souligner. Un rouge monstrueux et menstruel. Obscènes et harcelantes, de fines gouttelettes rouges marquent ma honte en souillant le fond du sablier.

L'homme au visage de parchemin a fait la visite de trop. Tout avait pourtant commencé de la même manière que les précédentes fois : on m'avait gavé de médicaments, puis attaché à mon lit. Un infirmier colossal resta ensuite près de moi pendant qu'un autre du même type quittait la pièce. Quelques instants plus tard, il y pénétrait de nouveau, accompagné du docteur et de l'homme à la robe noire. L'homme au visage de parchemin fermait la marche. On aurait dit que l'influence n'attendait que lui. Aussitôt que je le vis, je sentis en effet des crispations dans tout mon corps, et je fus pris d'une série de spasmes atrocement douloureux. Alors l'homme à la peau ravinée sortit de sa poche ce même livre que j'avais eu tant de plaisir à cacher. Puis, imperturbable, il détacha de son cou le petit symbole qui y pendait et l'embrassa avant de faire quelques pas vers moi...

Je me mis à hurler quand il commença à psalmodier. Un flot d'insanités s'échappa de ma bouche, que je ponctuai de plusieurs crachats verdâtres en direction de son visage et de l'odieux petit symbole qu'il persistait à maintenir au-dessus de ma tête. Ignorant mes vociférations, l'homme au visage de parchemin commit à ce moment sa dernière erreur : croyant sans doute aux vertus conjuguées de ses prières et de mes calmants, il anticipa l'apathie médicamenteuse qui suit d'habitude les crises violentes et voulut me donner le coup de grâce. Il ne pouvait se douter qu'au moment précis où il choisit de m'appliquer le petit symbole sur le front, je ne faisais plus qu'un avec l'influence. Cette symbiose avait décuplé mes forces et, arrachant mes sangles, je mordis l'homme à la gorge... Je ressentis une joie sauvage quand sa veine jugulaire explosa dans ma bouche.

Rouge. Rouge comme cet œil injecté de sang qui me regarde et me poursuit, me foudroyant où que je sois. Ma confession s'écrit toute seule à l'encre rouge, mais je ne la signerai pas ! Rouge. Rouge sang, ce sang qui bouillonne dans mes veines et me monte à la tête que je cogne contre les murs sans que cela produise aucun bruit. La cire rouge a beau couler sur le papier, ce cachet imbécile ne signifie rien !

Ça se précise et je ne suis pas sûr d'aimer ça. J'ai bien l'impression que le cadeau de l'homme au visage de parchemin était empoisonné. Quel ne fut pas pourtant mon bonheur quand sa vie, après avoir inondé mon visage, s'écoula chaudement dans ma gorge ! L'intensité de cette sensation fut telle que je ne tentai pas de résister aux infirmiers quand ils se jetèrent sur moi, ni au docteur quand il me piqua avec la grande seringue. Chimie contre alchimie, ils n'avaient jamais rien pu pour moi. Révolution contre révélation : désormais ils ne pouvaient plus rien contre moi... En un instant, j'avais compris que le bénéfice acquis ne pouvait plus m'être retiré.

C'est ainsi que peu à peu mes souvenirs reviennent. Au compte-gouttes... Pourquoi je suis là, ce que j'ai fait pour ça, etc. Je me vois vêtu d'une grande toge rouge. Dans ma main un poignard. Et il y a cet enfant... Le problème est que cette résurgence s'accompagne de visions rouges de plus en plus aigues. Par exemple, j'ai l'impression que le petit chaperon est en ce moment même dans ma chambre. Assis sur mon lit, il me tourne le dos. Puis, pivotant avec une lenteur exaspérante, il pose un doigt sur mes lèvres. Mais... Ceci est réel ! J'ai vraiment senti son doigt ! Maintenant le petit chaperon me fait face. D'un geste lent et douloureux, il ôte sa capuche... Et son visage... Ce visage écorché qui me sourit affreusement, c'est le mien ! Dans ma main ce poignard... Comment est-il arrivé là ? Le poignard... mes yeux... je... n'y... vois... plus.